

# Inferno

de Romeo Castellucci

mise en scène de Romeo Castellucci

Par Antoine de Baecque / Théâtre-contemporain.net

**Avec :** Alessandro Cafiso, Maria-Luisa Cantarelli, Silvia Costa, Sara Dal Corso, Antoine Le Ménéstrel, Manola Maiani, Luca Nava, Gianni Plazzi, Stefano Questorio, Jeff Stein, Silvano Voltolina

**La Divina Commedia** Si *La Divine Comédie* est un texte qui accompagne Romeo Castellucci depuis son adolescence, il n'en propose pas une "adaptation" littérale. Son travail est inspiré par ce texte, comme il l'écrit dans ses notes de travail : "Lire, relire, dilater, marteler et étudier à fond *La Divine Comédie* pour pouvoir l'oublier. L'absorber à travers l'épiderme. La laisser sécher sur moi comme une chemise mouillée". Mais il vise surtout à "devenir" Dante : "Dans ce sens, être Dante. Adopter son comportement comme au début d'un voyage vers l'inconnu." *La Divine Comédie* est un poème sacré du poète florentin Dante Alighieri (1265-1321), comprenant trois parties, *Inferno* (L'Enfer), *Purgatorio* (Le Purgatoire) et *Paradiso* (Le Paradis), composées chacune de trente-trois chants, auxquels il faut ajouter un chant d'introduction. L'ensemble représente une somme de cent chants et de près de 15000 vers, écrite entre 1307 et 1319, quand, au soir de sa vie, Dante achève son oeuvre, à la fois soulagé et mélancolique. La composition de *La Divine Comédie* est contemporaine à l'installation de la papauté à Avignon et donc à la construction du premier Palais des papes. Pour la culture occidentale, *La Divine Comédie* est davantage qu'un monument littéraire, c'est une référence. Même pour ceux qui ne l'ont jamais lu, ce texte fait sens et s'apparente à un pays mythique, dont on visite les enfers en redoutant ses peines, dont on parcourt le paradis en espérant ses joies. Nombre d'écrivains et d'artistes ont été fascinés par ce texte, ses images, ses visions, ses hallucinations, l'étendue de ses registres (amoureux, mystique, savant, allégorique, politique, poétique...), et beaucoup ont voulu le traduire pour mieux assimiler ses trésors (Dumas, Stendhal, Baudelaire, Nerval, Lautréamont, pour ne citer qu'eux). Romeo Castellucci, quant à lui, cherche à "précipiter *La Divine Comédie* sur la terre d'une scène de théâtre". Il offre au spectateur, en trois étapes et trois lieux du Festival, une traversée, l'expérience d'une *Divine Comédie*.

**Inferno** est un monument de la douleur. L'artiste doit payer. Dans la forêt obscure où il est d'emblée plongé, il doute, il a peur, il souffre. Mais de quel péché l'artiste est-il coupable ? S'il est ainsi perdu, c'est qu'il ne connaît pas la réponse à cette question. Seul sur le grand plateau du théâtre, ou au contraire muré dans la foule et confronté à la rumeur du monde, l'homme que met en scène Romeo Castellucci subit de plein fouet cette expérience de la perte de soi, désespéré. Tout ici l'agresse, la violence des images, la chute de son propre corps dans la matière, les animaux et les spectres. La dynamique visuelle de ce spectacle a la consistance de cette hébétude, parfois de cet effroi, qui saisit l'homme quand il est réduit à sa petitesse, démuné face aux éléments qui l'accablent. Mais cette fragilité est une ressource, cependant, car elle est la condition d'une douceur paradoxale. Romeo Castellucci montre à chaque spectateur qu'au fond de ses propres peurs, il existe un espace secret, empreint de mélancolie, où il s'accroche à la vie, à "l'incroyable nostalgie de sa propre vie". Cet *Inferno* est aussi la première rencontre entre Romeo Castellucci et la Cour d'honneur du Palais des papes. L'artiste y a rêvé, lui qui écrivait de ce lieu il y a déjà trois ans : "Nous voulons imaginer une succession d'événements, une occupation de l'espace, qui seraient capables de rencontrer cette architecture, non comme décor de théâtre mais comme "reste", comme passé réclamant d'être repris et ressuscité, comme l'accomplissement de ce qui est resté inachevé, insensé, avorté". Voici enfin Romeo Castellucci face à l'impossible désiré et redouté. Mis au défi.

**Paradis.** Sur la terre de l'Église des Célestins, entre ses vieux murs, Romeo Castellucci a installé son paradis. Le spectateur qui parcourt librement cet espace entre dans sa propre intimité, processus façonné par une contemplation muette, par une lumière qui d'aveuglante se fait obscure, par de multiples reflets, des sons omniprésents. C'est un monde paradoxal, sans incarnation : dans *Inferno*, l'homme était exclu des élus, ici il est exclu du monde, condamné à errer dans un univers sans corps, sans visage, sans matière, un lieu de pure lumière et de sonorités sans limites, tout entier dévoué à la seule gloire du Dieu créateur. "Pour moi, c'est le chant le plus épouvantable, précise d'ailleurs Castellucci à propos du Paradis de Dante, une forme d'exclusion renversée, et non pas un accueil en forme de bienvenue!" Tout est centré sur le chant de gloire divin, si bien que les corps des spectateurs semblent se dissoudre dans la lumière, les sons, les reflets, comme s'ils perdaient leur substance dans une clarté si intense qu'elle

absorbe tout, qu'il était désormais impossible à chacun de distinguer les perspectives du lieu, les proportions des choses, la consistance des objets. Toute psychologie et toute subjectivité semblent remises en cause. C'est là, dans ce parcours dans l'église des Célestins, qu'est proposée une interrogation à chaque spectateur : quelle est sa place, politique, sociale, face aux dysfonctionnements de l'existence ?

**Purgatoire.** L'homme qui traverse le purgatoire – le "chant de la terre" – est un être curieux, sans cesse arrêté par le concret des choses et des objets qui l'entourent, dans une représentation de sa propre vie. Cette matière l'occupe, l'encombre, l'attache, et souvent le tourmente. Elle témoigne de ce qu'est précisément le purgatoire selon Romeo Castellucci : la vie humaine dans sa répétition quotidienne, la familiarité des tâches de tous les jours, le piège de la routine, l'expérience du corps banal, les retrouvailles avec le monde fini, la nature connue, les matières de la vie. Il se sait condamné à errer là, parmi la réalité, à la fois représentée sans distance, de manière abstraite, et de façon hyperréaliste, "une réalité sans ombre" dit le metteur en scène, qui s'est attelé à un important travail sur les formes en devenir. La punition, ici, c'est tout simplement de vivre, de faire l'expérience du monde. Ce *Purgatorio* est donc plus qu'un spectacle, car c'est aussi pour le spectateur l'occasion d'une expérience à laquelle Romeo Castellucci donne beaucoup de prix : se retrouver, soudain, de l'autre côté du jeu du théâtre, dans l'envers de la représentation. Comme si chacun pouvait assister au spectacle projeté de sa propre vie, mais primitive, renvoyée aux premiers temps, ceux des origines et de la naissance. Cette lucidité tout à coup offerte, comme une expérience de retour à la vue au sein de la nature contemporaine, de retour à la sensation au milieu de la ville moderne, n'est-elle pas plus terrible encore ? C'est une angoisse existentielle qui sourd de ce spectacle, comme si les sensations et le corps se dissolvaient dans la matière.

**Antoine de Baecque**

**Théâtre-contemporain.net**